



*Benoît Vollmer, C65, Dirty II, 2008. Épreuve argentique
Courtesy Galerie Paul Frèches*

BENOÎT VOLLMER

Par Alexandrine Dhainaut, *parisART.com*, octobre 2009

Dans un silence à la fois rassurant et angoissant, les photographies de Benoît Vollmer témoignent de ce qui nous survit, d'une manière subtile et poétique.

Une poêle, une tasse et un couteau stagnent dans l'eau croupissante d'un évier (*C162, 8 hours*). Cinq asperges alignées bordent une table de cuisine jouxtant une chaise en formica, dans un dénuement extrême (*C65, Dirty II*). Une bûche posée au milieu d'une table semble attendre

l'heure de sa combustion dans un clair-obscur (*C78*). Des paysages boisés sans réel ancrage géographique paraissent figés entre deux saisons (*C132, Makes Me Think About Enver Hoxha*)... Voici quelques exemples des quarante-deux photographies de Benoît Vollmer (toutes de petits formats, variant entre 20 x 25 cm et 10,2 x 12,5 cm) qui courent, un peu pêle-mêle, sur les murs de la galerie Paul Frèches. Le jeune photographe multiplie les sujets, passant du paysage, aux portraits (quoique rares), aux intérieurs ou aux

natures mortes ; et les échelles de plans, alternant gros plans, plans moyens et plans larges.

Sous l'apparente insignifiance de l'objet photographié (l'insignifiance des paysages, des intérieurs et des événements est d'ailleurs renforcée par la sérialité des titres donnés aux œuvres : *C118*, *C158*, *C39*, etc.), les photographies de Benoît Vollmer dégagent une atmosphère mélancolique et oppressante à la fois (le tirage sur papier ilfochrome y est sans doute pour beaucoup, en donnant cet aspect velouté et désaturé aux couleurs). La vacuité du monde que l'artiste photographie génère un sentiment d'inquiétante étrangeté.

La clarté, le dépouillement et le laconisme dont Benoît Vollmer fait preuve, rappellent l'esthétique de l'École de Düsseldorf, en particulier celle de Laurenz Berges. Même s'il n'est ici question ni de dérégulation ni des dommages du temps sur l'architecture, les cadrages et les motifs de Benoît Vollmer se rapprochent fortement de ceux du photographe allemand, précisément dans sa mise en scène de l'absence. *Krefeld* (2007) de Laurenz Berges montrant une serpillière piétinée, portant encore les traces de semelles et épousant les marches d'un escalier, résonne avec le cliché de Benoît Vollmer qui met en évidence une serviette éponge encore marquée de l'empreinte des deux mains qui l'ont poussée contre les battants d'une fenêtre.

Mais à la différence de Laurenz Berges, chez Benoît Vollmer l'humain n'est jamais bien loin, il est même parfois là (dans les quelques portraits exposés). Benoît Vollmer joue davantage sur la notion de présence/absence de la figure humaine, alors qu'elle a totalement déserté les lieux chez le photographe allemand. Cette présence/absence est d'ailleurs renforcée par l'utilisation du hors-

champ. Il capte ainsi un entre-deux-mondes, un monde au seuil de quelque chose — un monde liminaire —, fantomatique autant qu'humain. Cette ambivalence se niche dans les détails : les intérieurs sont vides et pourtant habités, comme l'attestent les miettes sur l'éponge et la main déversant un sirop (*C107*, *Sirup Thrown Away Because It Was No Longer Needed*), les serviettes qui pendent encore au porte-manteaux dans *C133*, ou la vaisselle sale empilée dans l'évier.

Benoît Vollmer fabrique des images indicielles, plaçant ça et là les traces du vivant, qui laissent libre cours aux interprétations. Dans un silence à la fois rassurant et angoissant, ses photographies témoignent de ce qui nous survit, d'une manière subtile et poétique.

« **Benoît Vollmer — Liminaire** »

Galerie Paul Frèches

Exposition du 1^{er} octobre au 7 novembre 2009

[En savoir plus](#)

Pour retrouver l'article original, [cliquez ici](#)